

PEAU MORTE

– *Xeroderma pigmentosum* ! C'est comme ça qu'il faudrait dire. Je l'ai appris par cœur, c'est pas évident les langues étrangères. Moi, à l'école j'ai jamais été très bon. L'anglais je pigeais pas, ma langue elle voulait pas ! C'est une maladie bien rare, vous savez m'sieur l'agent, y en a pas beaucoup des comme moi... à peine un cas sur un million ! Rares comme des pierres précieuses au fond de la mer. On est pas faits pour vivre dans votre monde !

L'homme fouillait dans ses placards. Il trouva une boîte de filtres à café.

– Je n'en bois pas, j'ai jamais pu supporter le goût, et puis alors, ça m'énervait !... Ma mère elle en buvait des litres. Ça la rendait folle, ça l'excitait, après elle me battait et ça pouvait faire mal, je pourrais vous en raconter.

Il monta sur une chaise et attrapa un carton posé au-dessus d'un placard.

– Elle doit être là-dedans, tiens. La vieille cafetière à ma mère. Elle n'a pas dû bouger de là depuis sa mort. Un bien triste jour... ça criait ! vous auriez vu ça, un de ces cirques dans la cabane !

Il ouvrit une vieille boîte en plastique et renifla la masse noire qu'elle contenait.

– C'est bien du café, qu'en pensez-vous, m'sieur l'agent ? dit-il en tendant la boîte. Je vous le fais corsé ? C'est comme ça que ça se boit, disait ma mère. « Serré à réveiller un mort » ! Elle aimait faire des blagues, un peu. Pourtant elle avait pas eu une vie facile, oh que non ! Avec sa jambe coupée, son diabète, ses cheveux qui tombaient par poignées, tout ça, elle était pas belle à voir, et puis une vilaine peau ! Pas une peau foutue comme la mienne, mais une peau à problèmes quand même. C'est de famille, le pharmacien il disait. Mon grand-père, son père à elle, déjà jeune il en avait une mauvaise, de peau. Du psoriasis plein le dos, sur le menton, et les mains ! du genre pustuleux ! bubons ! une odeur... Personne voulait le toucher, de peur que ça explose ! le pauvre homme ! J'ai quelques photos de lui, ça se voit pas trop... Peut-être que le photographe avait gratté la photo, qui sait ? La retouche c'est pas d'hier !

Il brancha la machine, installa le filtre et versa un peu de café.

– Ah, il est tout dur... Pensez ! avec le temps, il a dû sécher.

Il prit une fourchette et le gratta.

– Voilà, un bon café pour vous réchauffer. C'est qu'il fait froid la nuit ces derniers temps, hein ? Un sacré mois de novembre, méchant comme trois mois de janvier. Les chiens là, dehors, ils ont failli y rester, tous ! Je les ai rentrés la semaine dernière, les pauvres bêtes. Ils sont dans ma chambre, à côté, c'est fermé vous inquiétez pas. Ils aiment pas trop quand des étrangers viennent à la maison. D'habitude quand je ramène quelqu'un, ils sont dans le chenil, dehors, et ça aboie ! Un boucan d'enfer ! de quoi ameuter tout le quartier ! Mais vous me direz, y a personne dans votre quartier, monsieur Delair !... C'est vrai qu'y a personne, c'est tranquille la forêt, surtout celle-là ! Plus personne y passe, y a plus de chasseur de nos jours. Tous morts les vieux ! Ma mère elle m'emmenait là quand elle en pouvait plus de ma maladie. Elle me laissait là tout seul, longtemps des fois, des jours entiers, avec des planches aux fenêtres, pour pas que le soleil y rentre. Ça devait être dur pour elle, vous savez. Personne peut s'occuper d'un gamin qu'a cette maladie, je vous l'ai dit. Y a pas de mode d'emploi, rien à faire ! Une vie de vampire, y a pas d'autre mot.

Il attrapa une tasse crasseuse au bord de l'évier rempli de vaisselle sale et versa du café fumant.

– Vous voulez du sucre ?... Ça tombe bien, j'en ai pas. Le toubib a dit un jour que c'était pas bon pour moi, du coup, fini le sucre. Tous les enfants adorent ça, le sucre, mais moi j'y avais pas droit, comme tout le reste. C'est pas juste hein, pour un enfant. C'est innocent, un enfant, même si c'est l'enfer tous les jours pour ses parents, à cause de lui. Il a pas demandé à naître, eh !

Il a rien demandé. Vous buvez pas ?

Il se leva et fouilla dans un tiroir. Il sortit un long couteau rouillé.

– Ça, voyez, c'est le couteau à mon père. Oh, il buvait mon père, du matin au soir, il dormait même avec un verre de vin rouge au pied de son lit. Quand j'étais tout petit et que les médecins ont dit que je cramais au soleil comme un œuf dans une poêle, lui il a sombré dans l'alcool. Il avait déjà un sacré penchant, disait ma mère. Déjà tout gosse, il sifflait la gnôle à son père, en cachette, ça avait toujours été un enfant à problèmes. Y tuait des chiots, des chatons, toutes sortes de petites bêtes. Landru, qu'on l'appelait dans le quartier. Tout le monde pensait qu'un jour il tuerait quelqu'un, on se méfiait de lui. Ma mère, elle est tombée enceinte, l'a bien fallu qu'elle l'épouse, on n'avait pas le choix à l'époque. Il lui en a fait baver, à ma mère, ça on peut le dire. C'était pas le mari galant, romantique ! Peuh ! Plutôt l'inverse ! Il cognait tous les jours, sans prévenir, c'était naturel, comme de respirer. Plus le jour baissait, plus il lui montait des envies de violence. Le soleil couché, il voyait rouge. Maman, elle planquait les bouteilles, mais y avait pas beaucoup de cachettes chez nous. C'était qu'un tout petit appartement, en HLM, trois pièces et une salle de bain. Il trouvait les boutanches, il les vidait, puis il traquait ma mère dans le gourbi pour lui casser la bouteille vide sur la tête, pour qu'elle aille y en racheter une autre. C'était pas la joie, chez nous. Mais elle s'est bien vengée, la mère, ah !

Il planta le couteau dans le bois de la table.

– Donc oui, je disais, ça c'était son couteau de chasse à mon père. Il s'en servait pour dépecer le gibier, zigouiller des chiots. Il aimait ça, c'était le seul moment où on le voyait sourire, quand il vidait un poulet, quand il écorchait un lapin, un ragondin... comme un gamin avec son jouet. Il l'avait toujours sur lui, dans un petit fourreau en cuir accroché à sa ceinture. Je me demande même s'il dormait pas avec. Votre café va refroidir, m'sieur l'agent. Vous avez pas faim ? J'ai des biscuits. Pas de première jeunesse, mais ça se mange, vous allez voir.

Il ouvrit de nouveaux placards et sortit une boîte en fer au couvercle illustré.

– C'est des bons, je prends toujours ceux là, sont bien durs, bien croquants. Mon père, il les adorait comme ça. Il trempait ça dans son calva. Y m'en faisait toujours boire un peu, le fond avec les miettes ramollies, ça me filait la gerbe, ça le faisait rire. C'était peut-être un des seuls moments où il était gentil avec moi. Des fois, il sortait son couteau et il jouait avec.

Il attrapa le couteau et le dirigea vers le visage du policier.

– Il me chatouillait avec, comme ça. J'avais pas le droit de bouger ! Vous rendez compte ? Un enfant de six ans ! Moi je bougeais pas, j'avais la pétoche. Il me le glissait sur les joues, sur mes plaies, là, comme ça, ça me brûlait j'en pleurais... mais tout bas, sans bruit. Il supportait pas le bruit, ça le mettait en rage. Un voisin qui faisait du raffut, il montait fissa, le couteau à la ceinture, prêt à mordre comme un chien qui défend son territoire. Les voisins osaient plus bouger, l'immeuble c'était devenu calme comme un cimetière. Vous prenez pas un gâteau ? Ça vous fait mal, c'est ça ? Vous voulez que je vous remette un peu d'alcool ? Je sais que ça pique, mais après la douleur se calme... Non ? Et là, ça vous fait mal ? dit-il en passant la lame du couteau sur les joues du policier.

– Y me faisait ça, et ça... ah, ça pouvait durer des heures, j'en rêvais la nuit du couteau, je le sentais sur ma peau, ça me hantait ! Je l'ai gardé, c'est un beau couteau, et qui coupe toujours très bien. Je m'en sers souvent, c'est ça qui l'entretient le mieux.

Il se leva et passa derrière le policier. Il lui passa le couteau à plat sur le cou, contre la pomme d'Adam, le tenant par le menton de son autre main.

– C'est avec ce couteau que ma mère elle l'a tué, mon père, tac ! la gorge coupée, comme un cochon !... Ça, il l'a pas vu venir ! Son couteau à lui, c'était comme une troisième main, une vraie main, un vrai outil ! Les mains c'est trop doux, c'est fait pour caresser ! Le couteau, lui, il peut couper, nettoyer, percer, ouvrir, trancher ! C'était plus utile pour lui, avec ses occupations. Je sais pas comment elle avait mis la main sur son couteau, ça c'est un mystère, elle a jamais

voulu me dire. On en parlait pas, c'était le sujet tabou. Et puis, comme vous pouvez le voir, il était toujours un peu avec nous, dit-il en approchant son visage à quelques centimètres de celui du policier.

– Mais vous grelottez, m'sieur l'agent ! Je vais vous chercher une laine, bougez pas. Ahah !

Il ouvrit une porte et de gros chiens aboyèrent avec férocité. Un immense bâtard d'au moins cinquante kilos bondit dans la pièce et mordit une des jambes du policier.

– Lâche-le, Gribouille ! Tu vas l'esquinter ! Viens là.

Il donna un coup de scion qui siffla en s'abaissant. Le chien couina et retourna dans la pièce où il fut renfermé avec les autres bêtes.

– Faut pas lui en vouloir, m'sieur le commissaire, il aime pas les gens qu'il connaît pas, je vous l'avais dit ! C'est un sauvage ! Et puis l'odeur du sang, ça le rend comme fou...

Au plafond, l'ampoule grésilla et s'éteignit quelques instants.

– Saleté de groupe ! Tout déconne dans cette baraque... c'est que c'est du boulot, et je suis tout seul, déjà le ménage, voyez ? Du temps de ma mère, c'était plus coquet, ça on peut le dire. La cabane, elle avait de l'allure.

Il s'alluma une pipe, et posa sur la table une lourde caisse qu'il ouvrit. Elle contenait de nombreux articles de pêche qu'il se mit à passer en revue.

– Mon père, il a acheté cette cabane avec un gain qu'il avait eu aux courses, on a jamais très bien su. C'était un gros joueur, il rêvait millions, il était persuadé que ce coup-ci c'était la bonne... alors il claquait tout... il ramenait jamais sa paie entière ! Comment ma mère elle faisait pour faire tourner le ménage, ça je pige toujours pas... Il buvait et il jouait tout. Tous ses copains y faisaient pareil ! Mais un jour il a empoché une belle somme ! Il aurait pu tout flamber et crever d'alcool, se noyer dans la rivière le long de la route en rentrant, on l'aurait jamais revu et on aurait été bien contents. Mais non, il est revenu et finalement il a acheté ce bout de maison. C'était pour les weekends, les vacances, pour se mettre au vert, loin de la ville et du béton. Des fois, comme je vous ai dit, c'était pour me planquer moi, quelques jours... ça leur permettait de souffler un peu j'imagine... Mon père il voulait un truc dans les bois, bien isolé, sans voisin, loin des routes. Vous avez vu quand vous êtes venus, le chemin, pas évident hein ? Avec les herbes hautes, les serpents, les arbres morts en travers, tout ça, faut en vouloir pour venir jusqu'ici. Mais moi je m'y retrouve, c'est un bazar organisé comme on dit, ça me permet de cacher mes pièges !

Il brandit un accessoire en fer et se leva d'un bond.

– Ah ! le voilà, mon dégorgeoir ! Je pensais l'avoir perdu la dernière fois avec la petite...

Il se rassit et rangea dans la caisse tout le fourbi qu'il en avait sorti.

– Dans le temps, c'était un peu mieux entretenu, on arrivait à venir jusqu'ici avec la voiture. On y passait des weekends à tailler, à tondre, à tronçonner. Malgré ma maladie, fallait que je m'y colle aussi. Ma mère se fâchait, mais il s'en foutait ! Elle avait qu'à me tartiner avec la pommade qu'elle avait eue gratuitement en échantillon à la pharmacie, une bonne grosse épaisseur, et puis des couches de gilets, bonnets, écharpes, des gants, ça collait ! En été, c'était pas drôle. Vous pouvez pas imaginer la chaleur !... la fournaise sous les fripes ! Plusieurs fois, je suis tombé évanoui, le nez dans les herbes. Mon père il me ranimait à coups de pompes dans le cul. J'avais le droit d'aller boire un verre d'eau et après fallait s'y remettre. On avait la forêt à élaguer. Pendant les grandes vacances, on y passait deux mois. Faut dire que mes parents ils travaillaient plus. Avec les aides sociales pour ma maladie, et les restes du gros lot, ils avaient de quoi vivre un peu, sans excès. Mon père, il faisait sa gnole lui-même, y a toujours l'alambic dans la grange, là derrière, je vous montrerai tout à l'heure, c'est plein de poussière. Ça cognait, son mélange ! Ça le rendait encore plus dingue, à se faire péter des vaisseaux dans le crâne. Votre café est froid, vous auriez pas soif plutôt ? Je vois votre front qui coule, c'est pas beau à voir, dites. Je vais aller vous chercher une bière dehors, dans la glacière, bougez pas, dit-il avant de sortir de la

maison. Le policier le vit passer devant une fenêtre crasseuse puis disparaître. Quelques secondes après, il revenait avec un pack de six, et une bobine de fil.

– Voilà. Bien fraîche, je vous l'ouvre.

Il fit boire le policier et lui essaya le menton.

– La bière, ça y plaisait pas à mon père. Pour lui, c'était comme de l'eau, un truc pour faire sa toilette, pas plus. Par contre, moi fallait que j'en boive, pour devenir un homme ! J'ai vite pris goût. Ma mère elle en buvait aussi, ça y changeait un peu les idées. Elle devait bien s'ennuyer ici, dans la cambrousse. Elle venait de la ville, son père était charcutier. Pour elle la nature c'était le royaume des bêtes. Mon père ça y convenait bien au fond ! Je crois qu'ils ont vendu l'appartement, et on s'est installé là toute l'année. Ma mère a du remplir des papiers pour dire qu'elle allait me faire l'école à la maison, c'te blague ! Elle avait même pas son certificat ma mère ! La maîtresse ça a du bien l'arranger au fond. Elle pouvait pas s'occuper de moi, elle était pas infirmière, ni flic ! Les enfants c'est cruel ! Ils essayaient de me voler mon bonnet dans la cour, c'était leur jeu favori, ils faisaient même des équipes, comme pour jouer au chat. J'ai failli finir brûlé vif deux trois fois, ça devenait plus possible. Alors on vivait là, au milieu des bois, loin des gens. Vous avez vu, c'est joli hein ? Le petit étang, à deux kilomètres, vous êtes passé à côté ? Vous y voyiez dans le noir ? Avec votre lampe torche là, un peu ? Oh, ces parties de pêche que mon père il faisait, il ramenait des grosses carpes comme ça, ma mère elle râlait ! Fallait les préparer, c'était pas facile avec toutes les arêtes, elle disait que ça avait un goût de terre. Quand il allait à la pêche mon père, il aimait bien être tout seul, peinarde. Moi je pouvais rester à la maison, ce qui était rare. Mais souvent, je me reposais la journée, vu que je pouvais pas aller dehors. Dans ma chambre il faisait tout noir et j'avais pas trop le droit d'allumer. Je rêvassais, j'imaginai des folies, d'autres vies, au grand jour, avec le soleil quand même. Je dormais pas mal, parce que la nuit, c'est là que je sortais.

Il vida une bière cul sec, et décolla une coupure de journal du mur.

– Regardez, ça. Un article sur moi, paru en février 1964. « L'enfant de la lune », que le type m'a appelé. C'est comme ça qu'on dit, pour notre maladie. Les enfants de la lune. C'est pas si con que ça, parce que nous autres, y a que la nuit qu'on peut sortir un peu. Quoique la lune attention ! c'est traître ! ça vous attaque drôlement ! ça décolore le linge si vous le laissez dehors, faut se méfier. Paraît que ça chiffonne les femmes, les hormones tout ça. Comme quoi que ça leur ferait avoir leurs règles je sais plus trop... La nuit, je sortais couvert quand même, j'avais l'habitude, mon gros manteau épais, mon bonnet et mon masque de ski. J'allais rôder dans les bois. Ma mère m'avait acheté une petite lampe torche, pas une belle comme la vôtre. J'avais pas de jouets, mais alors ma lampe torche, c'était précieux. J'avais piqué un vieil Opinel dans l'atelier, tout rouillé, mais encore bien coupant. Je l'avais aiguisé bien comme il faut, je savais comment faire, mon père il me faisait aiguiser le sien. Mon petit couteau, je l'adorais. C'est avec lui que j'ai commencé à chasser, à vider, à écorcher le petit gibier, tout ça. Un jour, mon masque me gênait. J'avais pas mal de plaies purulentes autour des yeux. De rage, j'ai jeté le masque ! Impossible de le retrouver évidemment ! Un peu paniqué, parce que la lune était presque pleine ce soir là, et que j'étais assez loin de la maison, j'ai pensé à mes pièges et j'ai trouvé un renard, un gros. Y en avait encore beaucoup en ce temps là. Je l'ai travaillé au couteau, avec soins, et je me suis taillé une sorte de masque dans sa peau, avec des trous pour les yeux, le nez et la bouche. Une fois posé sur mon visage, c'était encore un peu chaud, vraiment pas désagréable comme sensation. Je peux pas vous dire ce qu'il s'est passé, mais ça a été comme un déclic, un moment de lumière dans ma vie toute sombre. Je sais pas si le renard, son esprit, ou son âme je sais pas comment on dit, est rentré dans mon cerveau à moi, mais y a eu quelque chose. Quand je touchais mon nouveau visage, c'était velu, tout doux, et ça protégeait bien mieux que du tissu. Je me sentais un peu sauvage, et c'était bandant !

Il se leva et attrapa un gros livre sur le dessus d'un antique vaisselier.

– Quand mon père est mort, ma mère m’a offert un appareil photo, un instantané. Le plus beau cadeau qu’on m’ait jamais fait. Je prenais en photo toutes les bestioles que j’écorchais, pour me rappeler de leur tête. Je me prenais aussi avec leur peau. Regardez, c’est un bel album. La couverture, vous devinez pas ? Une belle peau sombre, n’est-ce pas ?

Il posa l’album devant le policier et se mit à tourner les pages.

– Voyez le sanglier là, ça a une peau vraiment épaisse, toute râpeuse, avec des poils noirs tout drus, ça me faisait une de ces tronches. Là, c’est une peau de chevreuil, c’est plus discret. Je m’étais fait une sorte de casque que je mettais par-dessus mon bonnet, avec ses bois, ça avait de l’allure ! Ma mère, elle savait bien ce que je trafiquais, mais elle disait rien, elle était assez compréhensive. Quand elle a tué mon père, il était assis là, à votre place, complètement bourré ! Elle avait pris sa cloueuse agrafeuse et elle lui en a tiré des coups dans le dos, il pouvait plus bouger ! Les trous y sont encore, derrière vous, je vous montrerai si on a le temps. Ça l’a un peu réveillé le père, pensez ! Il a gueulé comme un veau, il battait des mains. Moi je regardais par la fenêtre, je coupais du bois dehors. Elle lui a mis quelques coups dans la nuque et sur le crâne, ça l’a fait trembler dans tous les sens ! Et il bavait ! un escargot en rut ! Elle a pris son couteau et lui a glissé sous le menton, comme ça. Je l’ai vue lui parler à l’oreille, je pouvais pas entendre ! Malgré la douleur, je voyais bien qu’il était en colère, mon père. Après toutes les branlées qu’il lui avait collées, tous les coups de poing, les coups de pied, les coups de martinet, elle se vengeait enfin. Pourtant, elle avait jamais rien dit, jamais bronché ! Elle encaissait silencieusement. En souriant, elle lui a coupé la gorge, puis elle a vidé la cloueuse sur son corps. Là, il bougeait plus. Quand elle a vu que je regardais par la fenêtre, elle a ouvert et m’a dit de venir l’aider.

Il tourna plusieurs pages pleines de photos d’animaux morts, avant de trouver la page qu’il cherchait.

– Elle m’a demandé de lui couper le visage, bien proprement. Elle savait que je touchais ma bille. De voir mon père comme ça, tout massacré, ça m’a fait quelque chose quand même. Mais en même temps, j’étais drôlement excité. Y allait avoir du changement, la peur allait disparaître avec lui, on serait enfin tranquilles ! Je me suis appliqué, j’avais jamais fait ça avec une tête d’humain. C’était ma première fois. Maintenant je suis un expert, je fais ça comme un artiste, vous avez vu ? Est-ce que je vous ai fait mal ? Un peu ? Oh, vous êtes pas une fillette, m’sieur l’agent, vous avez un peu crié au début, mais le scalpel c’est indolore, c’est comme faire des tranches de carpaccio ! Faut de la finesse, du calme, de la concentration, mais surtout, faut aimer ce qu’on fait. Moi j’aime.

Il tourna rapidement les pages du livre où défilèrent des dizaines de photos montrant en alternance des personnes terrorisées et des peaux détachées de leur crâne.

– Mon père c’était le premier, mais y en a eu d’autres après, comme vous pouvez le voir. Je m’améliorais au fur et à mesure. Mais j’ai attendu que ma mère elle soit plus là pour recommencer sur des gens. Sur papa, c’est elle qui m’avait demandé. On a fait sécher la peau de son visage, je l’ai bien entretenue pour pas qu’elle sèche sur les côtés, faut faire attention ! Le soir où elle m’a demandé de le mettre, son visage, sur le mien, qu’est-ce qu’on a rigolé ! C’est un de mes préférés, je le porte presque tous les jours. C’était mon père, quand même ! Comment vous me trouvez, il me va bien, non ? Au fond, c’est un peu comme s’il était là avec nous. Enchanté, monsieur l’agent, comment allez-vous ? Quel bon vent vous amène ? Bougez pas, je vais chercher ma mère !

Il courut dans sa chambre où les chiens se mirent à aboyer.

– J’ai acheté une perruque, une assez chère faut le dire, ça aide à la reconnaître ! C’est pas mal aussi pour accoster des automobilistes, ils s’arrêtent plus pour les femmes ! J’ai gardé les vêtements à ma mère. Des fois je vais faire du stop, j’ai du succès ! Les gens sont très crédules, vous devez savoir ça dans votre métier, si vous parlez avec assurance, si vous croyez à ce que vous dites, ils marchent à fond. Quand je sors le couteau à mon père, ça aide aussi j’avoue ! Vous

aussi, ça vous a surpris, hein ? Bon. Je la trouve pas, j'ai dû la laisser en bas hier soir, tant pis.

Il revint dans la pièce et remit le livre à sa place, avant de s'emparer du dégorgeoir à poisson.

– Mais je cause, je cause ! Une vraie pipelette, comme ma mère ! Je dois vous ennuyer avec mes histoires ? Je déteste les gens qui racontent leur vie, des raseurs ! Mais bon, vous veniez pas pour ramasser des champignons, j'imagine ? Vous vouliez fouiner, mettre votre nez dans mes petites affaires, fouiller dans ma cave, avouez ! Si vous cherchez des personnes disparues, vous êtes venus pour rien. Elles sont pas disparues du tout ! Elles sont toutes là, dans ma pièce à peaux, venez voir, c'est assez beau. Mais d'abord, je vais vous retirer ce gros hameçon de la gorge, ça doit vous faire mal. Ouvrez la bouche, ouvrez. Là. Plus grand, voilà, que je puisse mettre le dégorgeoir, c'est pour pas tout vous abîmer, c'est fragile une bouche vous savez ? Et on a vite fait de se faire mordre, c'est un vrai piège à loups, une bouche ! ça peut se refermer d'un coup. Ah. Il est bien pris dans votre palais... Mon pauvre, ça doit piquer ! Je vais tirer un coup sec, pensez à autre chose !

Il arracha l'énorme hameçon et retira le dégorgeoir de la bouche sanguinolente du policier, dont la tête s'affaissa sur la table.

– Allez, remettez-vous. On va aller voir ma collection.

Il le fit se lever et le poussa devant lui.

– Vous voyez la grande bibliothèque là, avec tous les magazines. On se doute de rien ? Et pourtant, vous allez voir !

Il tira un loquet derrière le meuble, avant de le faire glisser le long du mur.

– J'ai mis des petites roues en-dessous. Là je les ai débrayées, et ça glisse tout seul.

Derrière le meuble, une porte apparut, sans poignée, recouverte de tapisserie.

– Suffit de pousser, et ça s'ouvre.

Il enclencha un interrupteur qui éclaira un escalier en bois.

– Douze jours à creuser à la pelle. Le père il aurait été fier de moi, lui qui rêvait d'une belle cave pour se mettre au frais les jours d'été.

Les mains toujours nouées dans le dos, l'esprit embrouillé par les verres d'alcool très fort qu'il avait dû ingurgiter, la bouche et le visage en feu suite aux blessures que lui avait infligées l'homme au masque, l'inspecteur André Lemaître descendit les marches et découvrit avec horreur ce à quoi il s'attendait.

Dans la petite cave puante, alignés sur des rayonnages, des dizaines de visages plats, sans yeux, sans nez, sans dents, sans oreilles étaient posés sur des supports à perruques. Difficile d'identifier les 48 personnes disparues dans le secteur qu'il recherchait depuis trois ans. Dans son dos, il sentit la lame du couteau s'enfoncer entre ses omoplates.

– Ils sont tous là ! Même maman est là ! Je savais bien que je l'avais oubliée ici. D'habitude je la garde en haut, dans la chambre, sur ma commode, à côté de ma coiffeuse. Elle veille sur moi, comme quand j'étais petit. Sacrée collection, hein ? Vous en aviez jamais vu des comme ça, dites ? On se sent jamais seul, quand on a des amis. Moi j'en ai plein. Des fois, j'ai un coup de blues, maman me manque, les chiens m'ennuient. Alors je descends dans ma petite pièce, j'entretiens les peaux... Faut bien les hydrater, sinon ça durcit, faut en prendre soin. Ça m'occupe une heure ou deux. Ici je me sens bien, je respire. Vous sentez ? Ça sent pas la rose, faut avouer, mais ça me rappelle tellement de souvenirs. Vous voyez la chaise là, c'était une chaise de coiffeur. C'est moi qu'ai rajouté les lanières pour les bras. Le casque au-dessus, c'était pour les permanentes, les bigoudis, tout ça. J'ai rajouté une armature en fer, ça évite que vous bougiez trop quand je vais commencer à découper. Oh, pas la peine de gémir, je sais bien que ça fait peur, et que ça fait mal. J'en ai vu des gens s'effondrer, eux aussi ils tombaient le masque,

comme on dit. Si vous saviez ce que j'ai pu entendre comme bêtises... Mais bon, j'aime pas les produits chimiques, les anesthésiants, ça c'est bien pour les bêtes, pour pas qu'elles pensent qu'on leur veut du mal, les pauvres. Entre humains, au moins, les choses sont claires, vous savez pourquoi vous êtes là. Et puis, c'est vous qu'êtes venus, tout seul. Moi je laisse venir les gens à moi. Ça doit être un bon Dieu qui doit me les envoyer, qui sait ? Comme des papillons avec la lumière, ça vous attire. Bon, ça fait très mal au début, mais après on s'y fait j'imagine. J'ai des trucs pour que ça dure plus longtemps, pour profiter un peu, vous verrez. Installez-vous, faites comme chez vous. Si vous avancez pas, c'est le couteau qui va rentrer dans votre dos, et quand ça touche la colonne, ça fait tout drôle je vous le garantis, c'est plein de nerfs ! Allez-y, voilà, comme ça, asseyez-vous. On est pas bien ? Vos bras, voilà, je serre bien, sinon ça fait des cliquetis, ça me dérange pendant que je taille. Votre tête, baissez la un peu, voilà comme ça, bougez plus, hop ! Et le tour est joué. Maintenant si ça vous dérange pas, je me mets à l'aise, je vois mieux sans ma peau.

Il retira le visage de son père et l'inspecteur Lemaître découvrit le visage très abîmé de Vincent Delair, couvert de cloques, de lésions, de boursoufflures atroces.

– C'est pas beau à voir un enfant de la lune. Je sais. Je le lis dans vos yeux, vous me trouviez moins atroce avec la peau de papa. Ce qu'il faut vous dire, c'est que bientôt, demain soir (je me couche la journée comme je vous ai expliqué), j'aurai une belle peau toute neuve, toute lisse, bien hydratée. La vôtre, pardi ! Bon, je n'ai pas vos yeux bleus, mais tant pis, la nuit tous les chats sont gris. Détendez-vous, voilà, au poil, la tête bien en arrière, la bouche fermée. Attention, si vous essayez de me mordre, je monte chercher le dégorgeoir, ça serait dommage. Je vois que vous avez peur du couteau ? Mais non, je ne vais pas vous taillader le visage avec un gros coutelas comme ça ! J'ai des scalpels, dans la belle boîte que voilà, juste derrière vous. Voyez comme ils brillent, je dis toujours « je vais chercher mon argenterie », comme si je recevais des personnes importantes. C'est vous la personne importante, ce soir, monsieur l'agent. Allez ! On y va.